

Priscilla Fleury



NON, JE NE VOULAIS PAS

MAIGRIR...

...JUSTE ME DÉTRUIRE.

Priscilla Fleury

Non, je ne voulais
pas maigrir...
juste me détruire...

© Priscilla Fleury, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9529-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma fée

*Fait preuve de gentillesse envers tous ceux que tu rencontres ;
leur combat est peut-être plus dur que le tien.*

Platon

« Le ventre vide, le froid autour »

L'anorexie mentale est une maladie liée à une profonde blessure, parfois mortelle, qu'un simple mot peut déclencher. L'auteur de ce dernier devrait être logé à la même enseigne que le pire des criminels.

Présentation de l'auteur

Priscilla Fleury est née en 1986 à Granges, dans le canton de Soleure, en Suisse. Elle a ensuite vécu à Delémont dans le canton du Jura. Passionnée de lecture et d'écriture, elle écrit son premier livre en 2017 : une autobiographie sur la maladie qui la ronge depuis 2005, l'anorexie. Celui-ci ne sera publié que quatre ans plus tard. Si elle souhaite partager cette partie de sa vie, c'est pour faire connaître cette maladie, si peu connue encore en 2021 et surtout pleine de préjugés.

Prologue

— « Ah ! Ces pauvres mannequins, toutes plus anorexiques les unes que les autres ! Pas étonnant que les filles d'aujourd'hui ont toutes des troubles alimentaires. Elles veulent ressembler à ça : des fils de fer sur jambes ou plutôt sur os.

— L'anorexie, quel caprice, juste pour entrer dans cette mode des filles des podiums et autres célébrités, maigres à faire peur et qui mettent leur santé en jeu. Et les parents dans tout ça ? Ils ne font rien, c'est honteux.

— Des coups de pied au cul, c'est tout ce qui leur manque à ces gamines !»

Voilà l'idée toute faite du monde sur l'anorexie. Les mêmes phrases, les mêmes mots qui reviennent sans cesse : mannequin, caprice, gaminerie et j'en passe. Mais un mot qui désigne véritablement l'anorexie et qui ne sort que très rarement est : maladie. Suivi de près par : combat, volonté, acharnement, douleur, solitude et j'en passe aussi. Parce qu'on ne la choisit pas, parce que l'anorexie est une maladie et parce qu'en 2021 elle est toujours mal connue de la quasi-totalité du monde, sauf pour celles et ceux qui la vivent de l'intérieur.

Mars 2005

6h45, le réveil sonne. J'ouvre péniblement les yeux et oui, elle est toujours là, cette satanée douleur qui me compresse le crâne depuis plusieurs mois, ne me laissant que trop peu de répit. Pourtant, qu'est-ce que j'en aurais besoin de ce répit. Mes examens approchent et je n'arrive pas à réviser suffisamment. Ces migraines m'empêchent de rester concentrée plus d'un quart d'heure, et encore ça, c'est lorsqu'elles me laissent sortir de mon lit. Plus les semaines passent, plus les douleurs sont insupportables. Rares sont désormais les journées où je peux rester au travail jusqu'au soir ou m'y rendre tout simplement.

Je consulte des médecins ainsi que de nouveaux spécialistes chaque semaine et chacun y va de son diagnostic : stress, fatigue, soucis, tension nerveuse, etc. On m'envoie vers des kinésiothérapeutes et autres spécialistes du même genre. On me donne plusieurs médicaments différents. On teste, on essaie, on reteste autre chose, mais rien ne fait effet sur moi et je me sens comme un rat de laboratoire. Scanner, IRM, tout mon corps est passé au microscope, mais le verdict est toujours le même : rien. Personne ne voit rien, personne ne trouve rien et les médicaments ne me font rien. Le temps, lui par contre, ne s'arrête pas. La fin de mon apprentissage approche à grands pas et mes révisions font du sur place. Alors, je me lève, je sors de mon lit, je m'habille et pars travailler en espérant au moins tenir la matinée. Lorsque je sens que la douleur est moins intense, je me plonge dans mes livres et autres cahiers pour tenter de réviser un minimum.

J'ai peur, je ne veux pas louper mes examens, mais je me rends bien compte que je n'avance pas et que mes collègues d'apprentissage ont plus d'une longueur d'avance sur moi. Seulement, avec des douleurs pareilles au quotidien, je ne retiens rien de ce que je devrais savoir sur le bout des doigts d'ici trois mois. La veille de mes dix-neuf ans, je craque. Nous sommes le 6 mai, il me reste un mois et je n'arrive à rien. J'ai fait un examen test, que nous avons reçu à l'école, pour voir où nous en sommes dans nos révisions. Un test qui, à un mois des examens finaux, devrait être plus que réussi, sauf que moi, je me plante totalement et parviens à peine à remplir le quart du document. En larmes, je me dirige vers mes parents assis dans le salon devant la télé.

— Je n'y arriverai jamais, j'ai trop mal. Ce n'est pas possible de retenir quoi que ce soit. Je vais rater mes examens, c'est plus que sûr, dis-je dans un état de

rage et de détresse.

Ma maman essaie de me rassurer. Elle me dit que ça va aller et que je suis malgré tout, bonne élève, que j'ai toujours eu d'excellentes notes dans l'ensemble de mon apprentissage et qu'il faudra que je fasse du mieux que je peux. Je lui montre alors l'examen test. Les larmes ne cessent de couler, car je sens que je vais vraiment échouer, et cela malgré le fait d'avoir bien suivi à l'école durant les trois ans de formation. On ne devient pas assistante en pharmacie sans réviser. Mon papa a les yeux fixés sur l'écran depuis que j'ai fait irruption dans la pièce. Je sais qu'il écoute, mais ne dit rien, je sais ce qu'il pense et ça me ronge. Au bout de quelques minutes de silence, il se tourne vers moi et me lance une phrase qui résonne encore dans ma tête, une phrase banale pour lui, mais destructrice pour moi.

— Tu sauras que chez nous, on ne loupe pas ses examens.

Juin 2005

Je ne sais même pas pourquoi j'ai branché mon réveil, personne ne dort la nuit qui précède des examens. C'est le jour J et c'est parti pour trois jours.

Aujourd'hui, les premiers examens à passer ne concernent pas directement la pharmacie. Il s'agit de mathématiques, de français, de droit, d'économie d'entreprise et d'informatique. Je ne vais pas dire que je suis confiante, mais ce ne sont pas les branches que je crains fortement de rater. Il n'y a pas vraiment de choses à savoir par cœur pour ces examens-là, donc il me suffira de me concentrer au maximum et ça devrait aller.

Il est 6h30, les examens ne débutent qu'à 8h, mais j'ai une demi-heure de trajet à faire et je n'ai vraiment pas envie d'être à la bourre, surtout que les imprévus sur la route sont fréquents. Je me lève, prépare les affaires dont j'aurai besoin, tente de manger quelque chose malgré la boule qui me noue l'estomac, et prends la route accompagnée de mon très fidèle mal de tête. Ces dernières semaines, les douleurs n'ont fait qu'empirer, inutile donc de préciser que mes révisions sont devenues quasiment impossibles.

Pour l'examen de demain, nous devons connaître plus de deux cents médicaments sur le bout des doigts. Que ce soit leur composition, leurs indications, leurs effets secondaires, leurs posologies. Bref, tout ce qu'il y a à savoir sur un médicament. Si j'en connais vingt parfaitement, c'est beaucoup. Pareil pour l'examen de botanique et de chimie. Nous avons des centaines de plantes, graines, racines et autres produits toxiques à connaître. J'ai passé des heures à tenter de les reconnaître et à apprendre leurs utilités, leurs particularités, etc., mais rien n'est resté dans ma mémoire, tant les douleurs prennent toute la place.

Arrivée sur le lieu des examens, je trouve l'ambiance plutôt détendue et nous échangeons quelques mots à propos de ces derniers. Mes collègues d'apprentissage semblent sûres d'elles, ce qui est loin d'être mon cas.

Elles ont l'air de connaître les cours par cœur et les entendre se vanter d'avoir réussi l'examen test avec une, voire zéro faute pour certaines, me provoque presque une crise d'angoisse. Lorsque l'expert arrive, je sais que désormais je ne